

Bijlage VWO
2017

tijdvak 2

Frans

Tekstboekje

Selfies de singe

Oui, un singe peut faire des selfies. Non, il n'a aucun droit sur ses œuvres : c'est un juge fédéral américain qui l'estime. Pourquoi un tel débat ? En 2011, sur l'île indonésienne de Célèbes, le photographe animalier David Slater s'est vu emprunter son appareil photo par Naruto, un macaque visiblement aussi narcissique que certains humains. Deux de ses nombreux selfies se sont retrouvés dans le livre du photographe, mais également sur tout le Web, libres de droit. Ce qui a agacé David Slater : on le privait de ses revenus. C'était sans tenir compte de l'association de



défense des droits des animaux, *People for the Ethical Treatment of Animals*, qui a voulu faire valoir les droits du macaque devant la justice. « Bien que le Congrès et le Président puissent étendre la protection des lois aux animaux, il n'y a pas d'indication qu'ils l'aient fait dans la loi sur le copyright », a estimé le juge.

d'après Libération, le 8 janvier 2016

Au champ d'honneur



Aidés par des centaines de volontaires, les sculpteurs britanniques Jamie Wardley et Andy Moss n'ont eu que quatre heures et demie pour dessiner au pochoir quelque 9 000 silhouettes humaines sur le sable de la plage d'Arromanches, en Normandie, le 21 septembre, avant que la marée ne remonte et n'efface tout leur travail. 2 cette destruction naturelle faisait partie du projet : symboliser, grâce à toutes ces silhouettes dans le sable, la disparition des soldats alliés et allemands tués pendant le débarquement du 6 juin 1944. Les pertes alliées (morts, blessés et disparus) se sont chiffrées à environ 10 000 pour la seule journée du D-Day, tandis que les pertes allemandes varient entre 4 000 et 9 000 selon les différentes estimations. Intitulée *The Fallen* (« Ceux qui sont tombés »), cette initiative marquait aussi la Journée internationale de la paix, créée par l'ONU en 1981.

d'après Ça m'intéresse, novembre 2013

Comment je m'habille ? Comme hier et comme demain, quoi !



(1) Mark Zuckerberg porte sweat et tee-shirt gris quotidiennement. Le fondateur de Facebook a abordé le sujet de son look il y a quelques semaines lors d'une conférence publique. « Moi, je préfère m'habiller tous les jours de la même manière. C'est que je veux faire en sorte d'avoir le moins de décisions possible à prendre sur tout ce qui ne concerne pas Facebook. J'ai la chance d'être dans une position où chaque jour, je peux aider plus d'un milliard de personnes. J'aurais l'impression de ne pas bien faire mon travail si je dépensais mon énergie sur des choses banales. »

(2) Ces propos font écho à ceux tenus par Barack Obama en 2012. Dans un article publié par l'édition américaine de *Vanity Fair*, le journaliste Michael Lewis demandait au

président américain de lui apprendre... à être président. Parmi ses conseils, le look : « Je ne porte que des costumes bleus ou gris, j'essaie de réduire au minimum le nombre de décisions à prendre. Je ne veux pas en prendre en rapport avec ce que je porte ou ce que je mange, **4** j'en ai trop à prendre par ailleurs. Il faut mettre en place une routine, on ne peut pas se laisser distraire par des choses triviales pendant la journée. »

(3) Obama et Zuckerberg s'appuient sur de nombreuses théories psychologiques expliquant que la prise de petites décisions consomme de l'énergie, fatigue le cerveau et endommage notre capacité à nous prononcer sur des questions plus importantes. Le terme médical, « decision fatigue », a été formulé par Roy Baumeister, chercheur en psychologie sociale à l'université d'Etat de Floride : « Les gens qui ont du succès essaient de réduire le nombre de décisions qu'ils doivent prendre et, donc, le stress. »

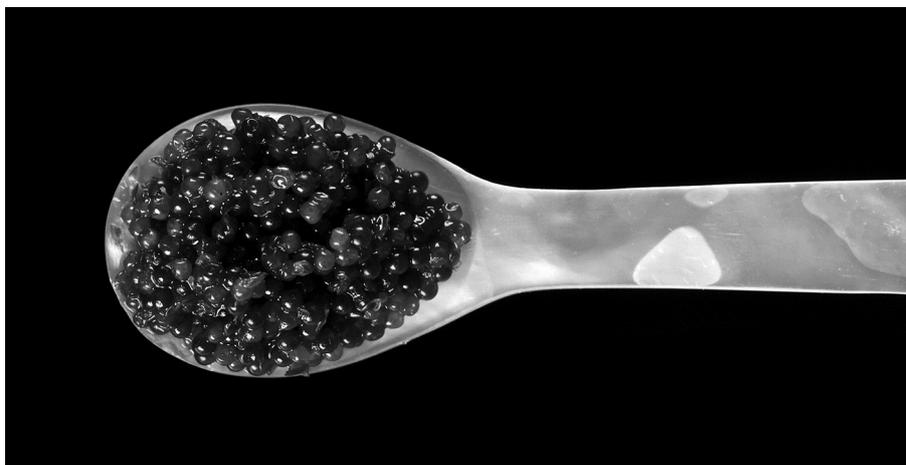
(4) Ne jamais changer de tenue et donner l'impression de ne pas y accorder d'importance, c'est reléguer au second plan son apparence physique. L'attention s'accroche donc au discours, aux actions, au travail. En Australie, un présentateur télévisé en a fait l'expérience. Pendant toute une année, Karl Stefanovic a porté le même costume, alors que, comme à l'habitude, sa coprésentatrice, Lisa Wilkinson,

changeait quotidiennement de tenue.
En 365 jours, aucune remarque sur
ses tenues à lui, les téléspectateurs
s'en tenant à parler de son travail,

alors que Lisa Wilkinson continuait
de recevoir des avis de téléspecta-
teurs, plus ou moins virulents, sur sa
façon de s'habiller...

*d'après Le Monde,
le 28 novembre 2014*

La France, nouvel eldorado du caviar



(1) La Sologne, célèbre pour ses forêts, ses étangs et son château de Chambord, se fait aujourd'hui connaître pour... son caviar ! A Saint-Viâtre, village de près de 1300 habitants entouré de bois, Vincent Hennequart et sa sœur Patricia ont métamorphosé l'entreprise familiale de pisciculture. Ils ont délaissé certaines espèces comme les carpes pour élever des esturgeons, ces poissons producteurs du nouvel or noir.

(2) En 2007, Vincent et Patricia lancent sur le marché leurs premières boîtes de caviar Solenska, au moment même où l'Union européenne interdit l'importation des œufs d'esturgeons sauvages de la mer Caspienne. « Nous avons réalisé des essais auprès de spécialistes, consommateurs de la région et restaurateurs, pour savoir si notre caviar était de bonne qualité. Et il s'est avéré que oui », se souvient Vincent.

(3) « Nous proposons aujourd'hui du caviar de haute qualité. » Ce dernier est notamment vendu aux chefs

30 étoilés. On retrouve ainsi le produit de Vincent et Patricia sur les tables de restaurants gastronomiques étoilés de Paris tels l'Hôtel de Crillon, Le Georges V ou la célèbre brasserie La Closerie des Lilas. « Le caviar de Sologne est très bon au niveau gustatif », s'enthousiasme Eric Fréchon, chef toqué du restaurant Bristol à Paris. Accompagné d'un verre de vodka ou d'une coupe de champagne, le caviar Solenska se déguste également à l'étranger, comme à Londres, Macao, Hong Kong ou Tokyo. Et la production ne cesse d'augmenter.

(4) Mais l'accroissement des volumes de production prend du temps : les femelles esturgeons ont en effet besoin d'attendre l'âge de 7 ans avant de pouvoir se reproduire. Certaines attendent même d'avoir 12 ans. Et elles ne peuvent produire du caviar qu'une seule fois dans leur vie. Cela explique en partie le prix élevé de ce produit. Les prix des caviars s'étendent aujourd'hui de 1000 à 6000 euros le kilo. Et avec la fin des importations de la mer

Caspienne et le déclin du nombre
60 d'esturgeons sauvages, le prix du
nouvel or noir a encore augmenté.
Une chance pour les producteurs
français.

(5) « Le caviar français, qui jouit d'un
65 préjugé favorable grâce au prestige
de la gastronomie française, est
reconnu par les amateurs pour sa
qualité », précise Vincent
Hennequart. A tel point que de

70 nouvelles exploitations d'esturgeons
vont bientôt naître dans le pays.

10 la production française devra
affronter, dans les années futures,
une concurrence féroce. De
75 nombreux pays comme la Chine, les
Etats-Unis, les Emirats arabes unis,
l'Uruguay ou encore Israël se sont
aussi lancés à la recherche du
caviar.

d'après Ecoute, septembre 2013

Le marché de l'art, refuge des milliardaires



Les Femmes d'Alger (Picasso)

(1) Le 11 mai, Christie's a vendu *Les Femmes d'Alger*, une toile de Picasso, pour 179,4 millions de dollars, un prix record pour une vente publique. Jusqu'à présent, c'était Francis Bacon qui détenait le record de l'œuvre la plus chère vendue aux enchères avec son triptyque représentant Lucian Freud, vendu pour 142,4 millions de dollars en 2013. Les toiles atteignent des prix encore plus élevés en dehors des salles de ventes. *Deux Tahitiennes*, de Paul Gauguin, a atteint près de 300 millions de dollars lors d'une transaction privée en début d'année, selon *The New York Times*. Du jamais-vu pour une œuvre d'art.

(2) Ces montants énormes suscitent de nombreuses interrogations, d'autant plus qu'en ce moment les investisseurs du monde entier s'inquiètent de la hausse des actions,

obligations et autres actifs. « Le marché de l'art est-il en pleine bulle spéculative ? La bulle est-elle sur le point d'éclater ? » s'interrogeait l'économiste Nouriel Roubini, célèbre pour avoir prédit la crise financière de 2008, dans une note adressée aux investisseurs en début d'année. Difficile à dire. Une œuvre d'art n'est pas comparable à une action ou à une obligation. Elle n'offre ni rendement ni dividendes. Mesurer sa valeur financière n'est pas une science exacte. Le monde de l'art est plutôt soumis aux « modes, aux engouements passagers et aux emballements – et à d'éventuelles bulles », comme l'écrit Roubini.

(3) La hausse des prix a une autre explication. L'art a actuellement la faveur des super-riches, qui, inquiets de la mauvaise santé de l'économie mondiale et de l'instabilité des

marchés, hésitent à investir leur fortune dans des actifs conventionnels. Pour ceux qui privilégient la prudence, l'art est en effet un refuge. Même si Picasso, Giacometti ou Van Gogh n'offrent que de médiocres rendements à court terme, ils sont passés à la postérité et leurs œuvres devraient conserver leur valeur sur plusieurs générations.

(4) « L'art peut-il mieux faire que l'inflation ? Sans aucun doute. », dit Roubini. « Est-il un bon moyen de garder son patrimoine ? Oui. » Il compare l'art à l'immobilier. Contrairement à la demande, l'offre est faible et ne se renouvelle guère.

« Finalement, ce n'est pas si compliqué », dit-il. « Il y a un nombre limité d'œuvres d'art et un nombre croissant de gens très riches qui aimeraient les posséder. »

(5) De nos jours, le fossé entre ceux qui sont simplement fortunés et ceux qui sont extrêmement riches est en train de se former à mesure que la

richesse mondiale se concentre dans les mains d'un petit nombre de super riches. C'est sans doute ce qui explique les performances exceptionnelles d'un secteur bien précis du marché de l'art : les œuvres dont le prix dépasse des centaines de millions de dollars.

(6) Le marché de l'art se divise entre un cercle restreint d'acheteurs ultra-riches qui peuvent toujours payer plus pour des toiles comme *Les Femmes d'Alger*, et ceux qui n'ont plus les moyens de se les offrir. En ce sens, ce marché se rapproche davantage de celui des biens de consommation courante que de la Bourse. Que ce soit dans le domaine de l'épicerie ou dans celui de l'habillement, ce sont les commerçants dont la clientèle est composée d'un petit groupe de consommateurs très fortunés qui s'en sortent le mieux. Et oui, si vous êtes riche et que vous avez une belle maison, il faut bien décorer les murs !

*d'après Courrier international,
mai 2015*

Les Français et la politesse

Professeur de droit public à l'université Paris-V, Frédéric Rouvillois nous parle de la politesse. Entretien avec Le Point.



(1) Le Point : Sommes-nous vraiment moins bien élevés qu'autrefois ?

Frédéric Rouvillois : A première

vue, la réponse est oui. Une série de principes et de codes qui étaient considérés comme allant de soi sont de moins en moins respectés. Selon les sondages, la politesse est la valeur à laquelle les Français accordent le plus d'importance et en même temps c'est une valeur qui leur manque le plus. Pourtant, l'impression d'une montée brutale des incivilités de la part des Français est à nuancer. C'est plutôt leur sensibilité à l'égard de l'impolitesse qui a augmenté.

(2) Le besoin de politesse serait-il lié à la crise économique ?

Tout porte à croire que la crise a remis la politesse à l'honneur.

Pendant une bonne partie du siècle dernier, la politesse a été une valeur déclinante. Ce déclin a commencé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Pendant la période 1945-1975, caractérisée par une forte croissance économique, la politesse est jugée dépassée. Mai 68 marque l'apogée de ce décrochage. Dans les années 70, seulement 30% de la population pense que la politesse est une valeur à transmettre aux générations futures. Depuis le milieu des années 80, on observe une prise de conscience généralisée de l'importance de la politesse. Plus on est dans une situation économiquement fragile, plus on accorde d'importance à la politesse.

(3) Aujourd'hui, qui « fait exemple » ?

La politesse est toujours venue de groupes particuliers, à l'avant-garde, considérés comme suffisamment respectables pour être suivis. Ils inventaient un usage, qui était ensuite repris dans les manuels de politesse et qui, à partir de là, se diffusait dans la classe dominante, puis la classe moyenne... Autour de 1900, en France, dans deux ou trois salons parisiens qui considèrent que la politesse diminue, on voit apparaître le baise-main. Ces salons décident d'utiliser l'usage du baise-main importé d'Europe de l'Est. Dans les années qui suivent, cet usage se répand, se codifie et, en quelques décennies, devient le symbole par

excellence de la politesse à la française. Les prescripteurs de savoir-vivre sont de nos jours la télévision, les journaux qui traitent de la vie privée des vedettes, le blog des personnalités influentes et les manuels de politesse, comme ceux de Nadine de Rothschild.

70 **(4) Notre mode de vie nécessite-t-il de simplifier les codes de politesse ?**

Nos codes de politesse remontent à l'après-Révolution française, une époque où l'on avait le temps, ils ne sont donc plus adaptés à notre rythme de vie. En fait, peu importe que le code change, ce qui compte est de manifester du respect envers l'autre. Je ne suis pas impoli si je n'utilise pas une longue formule de politesse à la fin de mon courriel. Je le deviens si je commence mon courriel sans la moindre formule de politesse, comme si je ne m'adressais pas à un être humain mais à une machine.

85 **(5) La politesse peut aussi traduire la peur de l'autre. Une société extrêmement polie peut être extrêmement violente...**

Une société extrêmement polie n'est pas une société violente mais méfiante. On se méfie de l'autre, de sa tendance à s'écarter de normes établies. Dans le métro, sur certaines

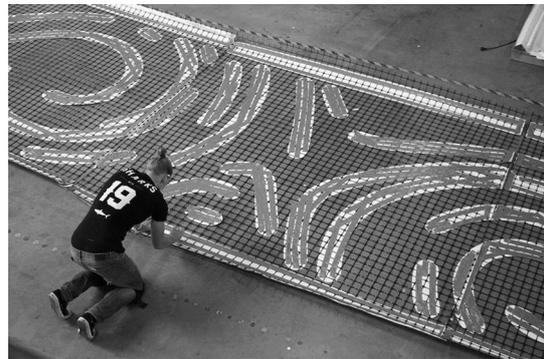
lignes, à certaines heures, on évite de se regarder dans les yeux, on ne veut pas être en difficulté ni mettre quelqu'un d'autre en difficulté. C'est une peur légitime. On glisse vite de l'incivilité à la violence, alors on perfectionne les rapports sociaux pour éviter les frictions qui pourraient conduire à la violence. La politesse permet de s'armer contre la violence d'autrui. En fait, plus la société est dure, plus la politesse est nécessaire.

100 **(6) Les actes d'incivilité ne finissent-ils pas par se retourner contre leurs auteurs en les coupant du reste de la société ?**

L'impolitesse est un luxe réservé aux classes les plus aisées de la société. Cela a toujours été ainsi. Les duchesses adoraient dire des gros mots et se comporter de manière impolie, car cela n'avait aucune conséquence, cela ne pouvait pas les déclasser, remettre en question leur fortune ou leurs privilèges. 24 quand on appartient à une classe défavorisée, l'apprentissage et l'usage de la politesse sont absolument nécessaires, ne serait-ce que pour exister dans le monde du travail. Sinon, cela empêche d'évoluer d'un groupe social à un autre, de profiter de l'ascenseur social.

d'après Le Point, juillet 2014

Des routes intelligentes



(1) Nuenen, un village prospère et verdoyant du Nord-Brabant. Le jour, la piste cyclable qui coupe à travers les champs pour rejoindre un village voisin, a un aspect très banal : un ruban mince et sinueux de béton gris mat. Mais à la tombée de la nuit, quelques scintillements bleus, verts ou blancs apparaissent çà et là sur le sol. Et à la nuit noire, la piste dégage une lumière à la fois douce et puissante, qui semble venir de l'intérieur du béton. L'intensité lumineuse est suffisante pour que les gens puissent

marcher ou faire du vélo en toute sécurité en ayant l'impression de flotter sur un arc de lumière. (2) Côté artistique, cette œuvre spectaculaire a été imaginée par le designer néerlandais Daan Roosegaarde, qui aime se définir comme un « technopoète ». Il s'est inspiré directement de *La nuit étoilée*, le célèbre tableau de Vincent van Gogh – une référence culturelle et touristique à l'histoire de Nuenen, où le peintre a vécu et travaillé pendant trois ans, avant de partir pour la France. « Les voies de circulation sont des œuvres importantes que nous léguons à nos descendants »,

explique Daan Roosegaarde. « Nous devons faire en sorte qu'elles soient belles, poétiques, tout en étant conçues pour affronter l'avenir. »

(3) Côté technique, Daan Roosegaarde a travaillé en partenariat avec le grand groupe de travaux publics néerlandais Heijmans. Joziene van de Linde, directrice commerciale internationale de Heijmans, est fière de la prouesse réalisée par son entreprise : « Les éléments lumineux insérés dans le béton sont composés d'une résine très résistante dans laquelle on a injecté des cristaux photoluminescents. Ils absorbent la lumière pendant le jour, et la rendent naturellement pendant la nuit. On obtient un système d'éclairage autonome, renouvelable, durable, qui fonctionne sans électricité. »

(4) Daan Roosegaarde est persuadé que la dimension écologique de son invention va lui assurer un succès mondial : « Dans certains pays, les administrations réduisent l'éclairage routier pour économiser l'électricité et réduire les émissions de CO₂. Elles vont sans doute s'intéresser à notre système, qui fournit un éclai-

rage 100% renouvelable. L'investissement est important, mais d'ici
65 2020, nous pourrions être compétitifs
face aux lampadaires électriques
classiques. » D'ailleurs, il affirme
avoir déjà été contacté par des
responsables chinois et canadiens.

70 **(5)** Joziene van de Linde va encore
plus loin : « Notre technologie est
très intéressante pour les pays en
voie de développement, qui n'ont
jamais eu d'éclairage public le long
75 des routes, ni de système de mar-
quage au sol. Ils vont sauter l'étape
du lampadaire électrique et du mar-
quage classique et passer directe-
ment à la route lumineuse, un peu

80 comme les pays africains alors
dépourvus de réseau téléphonique
filaire sont passés directement au
téléphone mobile. »

(6) Le marquage intelligent n'en est
85 qu'à ses débuts. Pour plus tard,
Daan Roosegaarde imagine des
routes bordées d'arbres génétique-
ment modifiés qui dégageront de la
lumière dans la nuit grâce à des
90 gènes tirés d'animaux naturellement
luminescents comme la méduse. Il
est convaincu que ce sera très beau
– même s'il reconnaît que le grand
public aura peut-être besoin d'un
95 temps d'adaptation psychologique...

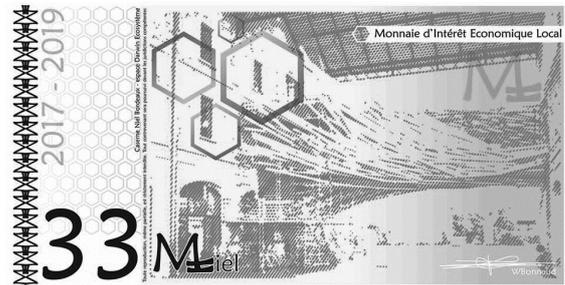
*d'après Le Monde,
le 3 décembre 2014*

La miel et autres monnaies locales

(1) Depuis quelque temps, les habitants de la région viticole au nord de Bordeaux peuvent payer leurs achats du quotidien non seulement en euros mais aussi en miels. La miel (Monnaie d'intérêt économique local) est une monnaie locale complémentaire. Elle est destinée à favoriser les échanges directs au sein d'un réseau de participants. Le consommateur peut dépenser ses miels dans les commerces de proximité partenaires du projet : boulangeries, garages, coiffeurs, restaurants.

(2) Quel est l'intérêt d'une monnaie complémentaire à l'euro ? Il faut savoir qu'aujourd'hui, seule une petite quantité des transactions monétaires sur la planète concernent des échanges de biens et de services. La majorité des transactions appartiennent au monde de la finance, de la spéculation et autres opérations. La miel, elle, ne sert qu'à l'échange. Elle ne peut pas être épargnée à la banque.

(3) Le fonctionnement d'une monnaie locale repose sur une éthique. Les commerçants participants doivent en effet respecter une charte écologique et éthique. Ainsi, lorsqu'une personne dépense ses miels chez l'épicier, elle est sûre d'avoir dans son panier des produits bios ou issus du développement durable. « Pas question d'intégrer un supermarché dans le réseau », indique Philippe Labansat, l'un des principaux coordinateurs du projet. La monnaie complémentaire s'inscrit dans un micro-système qui vise à favoriser la



production locale et à tisser du lien social entre ses utilisateurs. Bref, dépenser, oui, mais de façon responsable.

(4) Les monnaies locales complémentaires sont aussi vieilles que la monnaie. Elles existent sous des formes primitives depuis l'Antiquité. Au cours des siècles, ce moyen de paiement local a évolué selon le contexte économique. Par exemple, suite à la crise de 1929, le petit village de Schwandenkirchen, en Allemagne, met en place sa propre monnaie locale, la *Wära*. Les effets sont immédiats : les échanges commerciaux reprennent, le chômage disparaît et le village se relève. Certaines monnaies locales bénéficient même d'une longévité surprenante. Ainsi, le *Wir*, lancé en 1934 en Suisse est toujours utilisé par 60 000 entreprises et génère un chiffre d'affaires de 1,6 milliard d'euros !

(5) Aujourd'hui, il existerait entre 5000 et 6000 monnaies locales à travers le monde. En France, les expériences des monnaies locales se multiplient depuis quelques années. Ainsi, plus d'une vingtaine de monnaies locales sont en circulation et une trentaine sont en projet à l'échelle d'un quartier, d'une ville ou

d'une région. Un engouement analysé par Philippe Derudder : « Lors de la crise de 2008 qui dure encore, les citoyens ont été choqués de découvrir à quel point le monde des banques et de la finance était beaucoup moins digne et propre qu'il ne

paraissait. Les citoyens ont alors découvert la piste des monnaies complémentaires grâce auxquelles ils peuvent, de façon très locale et limitée, remettre la monnaie au service de l'humain au lieu d'être dominée par cette dernière. »

d'après Ecoute, mai 2014

La coloc a toujours la cote



(1) Quand il a quitté le domicile familial pour commencer ses études à Strasbourg, Raphaël Pflieger a tout de suite opté pour la colocation.

5 « Quand on part de chez soi à 18 ans, on n'est pas mûr, ni prêt à se lancer seul dans la grande vie. La colocation nous apporte un second foyer, nous permet d'avoir un
10 cadre... et pas simplement pour faire la fête ! » Notamment quand on arrive, comme lui, dans une ville qu'on ne connaît pas. « Partager un appartement avec d'autres permet de
15 se sentir moins seul, de découvrir la ville en bonne compagnie, et de se faire de nouveaux amis. » Et Raphaël n'est pas le seul. De nombreux étudiants qui cherchent un logement
20 pour la rentrée optent aujourd'hui pour la colocation.

(2) Raphaël a été tellement séduit par la formule qu'il continue à vivre en coloc, même ayant terminé ses
25 études. Pour certains étudiants, dont Raphaël, la colocation est devenue un vrai mode de vie, notamment quand ils sont célibataires. Ils

apprécient de rentrer le soir à la
30 maison et de vivre un vrai moment de convivialité. 36 vivre au quotidien avec d'autres personnes exige quelques mesures. D'abord bien choisir ses colocateurs. Le « casting » est obligatoire. Raphaël
35 recommande un « entretien de colocation » en présence de tous les habitants. « Il faut que chacun ait conscience qu'on s'engage dans une
40 vie commune, pour plusieurs années parfois. »

(3) Raphaël vient de lancer un nouveau site : « La Carte des colocs ». Il y propose des options de filtrage qui
45 permettent de sélectionner les colocateurs. Par exemple, une personne avec qui on va partager un logement, doit-il avoir oui ou non des habitudes de vie pareilles ? Il convient aussi de
50 déterminer quel type de colocation on veut établir : une véritable vie partagée, avec les repas pris en commun, ou plutôt une simple cohabitation. Dans le premier cas, il
55 est conseillé d'élaborer des règles communes concernant le ménage,

les courses, le rangement, le bruit, etc.

(4) Sur la tendance de la colocation se sont récemment développées les Kaps (« kolocations » à projets solidaires), qui se trouvent dans une dizaine de villes françaises. Leur principe : fournir à des étudiants une colocation à un prix modéré, en

contrepartie d'un engagement dans une action collective. « Le concept est dans l'air du temps », dit Béatrice Mérigot, responsable des projets Kaps. « Pour les jeunes, allier la colocation à un projet collectif utile est une expérience unique dont ils peuvent, de plus, profiter dans leurs études. »

d'après Les Dossiers de l'Actualité, septembre 2014

Les « oiseaux verts » se sont posés à Paris



(1) Ils sont concentrés, méthodiques, sérieux. Le nez collé au sol, à une cadence régulière, ils se penchent, saisissent le déchet de leur pincette en métal. Me voilà derrière eux à tenir bêtement mon mégot à la main : impossible de le jeter sur la chaussée. S'ils me voyaient...

Imperturbables, ces nettoyeurs d'un nouveau genre, reconnaissables à leur dossard à tête d'oiseau floqué des mots « Keep clean, Keep green » et « green bird », continuent leur travail. En un peu moins de deux heures, ils auront fait le tour de l'imposante église de la Madeleine, dans le 8^e arrondissement, et rempli chacun un sac de mégots, papiers et autres saletés.

(2) Les « oiseaux verts » : c'est ainsi que s'est baptisée cette association de volontaires qui a décidé de sensibiliser les citoyens à la propreté de leur ville. Ce jour-là, à Paris, ils sont une petite dizaine, dont une grosse majorité de Japonais. Le

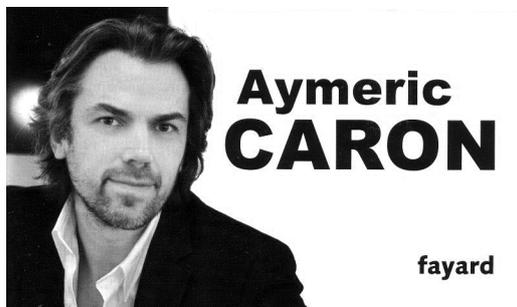
mouvement est né à Tokyo, en 2003. Plus tard, des expatriés japonais vivant à Paris décident de l'importer, certains quartiers de la capitale ne s'alignant pas avec la rigueur nippone. En effet, la capitale a quelques leçons à apprendre des Japonais en matière de propreté. Selon le site officiel, toute personne qui s'engage à ne jamais jeter dans la rue un déchet, quel qu'il soit, est un « green bird ».

(3) Le groupe fonctionne par le bouche-à-oreille. « Bien sûr, il y a beaucoup de Japonais, mais c'est très encourageant quand des Français participent. C'est vraiment ouvert à tous », insiste l'organisatrice parisienne, Yoshiko. La jeune femme a vécu à Paris de 8 à 17 ans, avant d'y revenir en 2004 ; elle travaille aujourd'hui pour le service clientèle d'une entreprise japonaise. « Je tiens beaucoup à la France, de nombreux souvenirs de ma famille y sont liés. Les « green birds », c'est aussi une manière de remercier mon deuxième pays », dit-elle. Elle est chargée d'informer les volontaires par e-mail, une fois par mois, du lieu et de l'heure du rendez-vous. Le rassemblement se fait un samedi, devant un lieu phare de la capitale française. Seule une pluie abondante justifie une annulation.

*d'après Courrier international
du 19 au 25 mars 2015*

« Le végétarien n'est pas un ascète »

Un entretien avec Aymeric Caron



(1) Le Nouvel Observateur : De nos jours, être végétarien en France n'est plus un défaut ?

Aymeric Caron : Le regard est effectivement en train de changer. Auparavant, dire « je suis végétarien », c'était s'exposer à l'incompréhension générale, à des moqueries systématiques. Il y a peu, quand je commandais un plat sans viande au restaurant, le garçon se sentait agressé. Aujourd'hui, il comprend ma demande et s'adapte. Il y a une réelle prise de conscience chez les jeunes surtout, pour qui ça devient démodé de manger de la viande. Cela dit, la France a encore un sacré retard. Au Canada, par exemple, on trouve dans les supermarchés des rayons entiers de produits végétariens.

(2) Comparé à d'autres pays occidentaux, comme la Grande-Bretagne, où le nombre de végétariens dépasse les 10%, en France, le végétarisme a plus de

mal à se répandre. Pourquoi ?

En France, notre héritage philosophique humaniste a placé l'homme au-dessus de tout, y compris de l'animal. Ce qui explique pourquoi l'éthique animale, développée aux Etats-Unis dans les années 1970, a plus de mal à se diffuser dans notre pays où s'intéresser à la condition animale est vite qualifié de sensibilité déplacée. Les politiques ne bougent pas, entre autres parce que chez nous, la tradition agricole est forte et les enjeux économiques énormes. Le changement ne viendra donc que du citoyen dont le comportement alimentaire nouveau forcera à redéfinir les productions agricoles.

(3) Pour vous, renoncer à la viande, qu'est-ce que cela signifie ?

Disons que le végétarien ne mène pas une vie austère. Bien au contraire ! C'est un grand jouisseur qui a juste décidé de changer le curseur du plaisir. Ce qu'il enlève, il l'ajoute par ailleurs, découvrant de nouvelles saveurs ou se réappropriant des aliments oubliés de la cuisine occidentale. Bref, le végétarien, c'est quelqu'un qui veut mettre un terme à la dictature de la gastronomie traditionnelle : celle-ci essaie de nous faire croire qu'il n'y a qu'une façon de bien manger.

d'après Le Nouvel Observateur hors-série, mai 2014

Ode au plagiat



Et si le plagiat avait du bon ? D'accord, ce n'est pas moral de dire ça alors que les facultés s'arment de logiciels antiplagiat pour en finir avec le copier-coller. Mais, de mon temps (l'ère pré-Internet), le plagiat, ça demandait du travail. Il fallait chercher les livres à la bibliothèque et recopier des passages entiers à la main. Internet vous a considérablement facilité la tâche, chanceux. Quelques clics et le tour est joué : vous pouvez copier n'importe quel dossier d'actualité, devoir de français ou exposé d'histoire-géo. Reste que vous ne retouchez pas la moindre virgule, ni même vérifiez un peu le contenu. Pour vous, zéro bénéfice. Cela vous affaiblirait presque le cerveau. C'est plutôt du côté de vos profs que le plagiat sur Internet a du bon. Cela les pousse à inventer de nouvelles méthodes pédagogiques pour s'opposer avec succès aux tricheurs. Soyons donc reconnaissants aux tricheurs de forcer les enseignants à se remettre en cause.

d'après Phosphore, le 4 décembre 2007